

LA FILLE DE MARGARED

L'épisode qui précède *La Fille de Margared* a pour titre *Les Chevaliers de l'As de Pique* et a paru dans notre précédent livraison.

I

LE SECRET DE FLEUR DE MARIE

Quelques jours après les derniers incidents qui ont marqué la première partie de notre récit, Fleur-de-Marie descendait au jardin, lorsqu'elle vit arriver l'enseigne Kilian. Les deux jeunes gens s'avancèrent l'un vers l'autre en se tendant la main : trèrent dans le salon de l'appartement occupé à Trouville par le comte da Ferreira.

Au moment où nous pénétrons auprès d'eux la conservation était sans doute entamée depuis quelque temps.

— Enfin monsieur, me direz-vous la cause de votre tristesse, fit la jeune fille sans élever trop la voix, — car vous avez beau faire, vous avez beau être fort attentif à la musique, vous me cachez quelque chose. Vous ne voulez pas me confier un chagrin dont je prendrais ma part.

— Je vous jure, mademoiselle...

— Vous me jurez ! Voici un serment bien téméraire !...

— Cependant, mademoiselle, il est de ces choses que l'on doit taire.

— A moi !...

— A vous, surtout, oui.

— Voilà qui est galant, convenez-en !... Oh ! vous vous en défendez en vain, il faut que je sache ce qui se passe. Tout cela n'est pas naturel ?... Ce matin, vous avez causé avec grand-maman, très chaudement tous deux, et vous vous êtes tus soudain à mon arrivée, est-ce naturel cela ?... Monsieur Kilian, si vous ne voulez pas que je me fâche avec vous pour toujours, — pour toujours, vous entendez ! — il faut me répéter, mot pour mot, ce que grand-maman vous a dit !

— Ce que vous exigez là...

— Cela me concerne, je le parie, et c'est pour cela que je... que je veux que vous parliez.

— Fleur-de-Marie, vous voulez donc me briser le cœur ?...

— Comment cela ? dit la jeune fille avec une subite retenue.

— Si je vous répète ce que m'a ordonné madame la marquise, c'est me condamner à un réel supplice : et si j'ai eu la force de l'entendre déjà, peut-être n'aurai-je pas celle de le redire.

— C'est donc bien terrible ! Bonne maman aurait été cruelle à ce point ?...

— Mademoiselle, il n'y a pas tout à fait un an que je vous connais, et... et il me semble que je ne vous ai jamais quittée. Exiger cela de moi, c'est me vouer au malheur et au désespoir.

— Que voulez-vous dire ?... Achevez, monsieur, je l'exige.

— Eh bien ! mademoiselle, à la suite d'une conversation assez longue, comme vous l'avez vu, la marquise m'a dit ceci : — Conduisez-vous aujourd'hui avec ma fille comme vous le faites chaque jour ; mais, d'ici à ce soir, trouvez un prétexte pour partir demain matin et ne revenez plus...

— Ne revenez plus ?...

— Je n'ai pas fini, mademoiselle, et ce que j'ai à ajouter est le plus terrible.

— Grand-maman vous a dit cela ! fit Fleur-de-Marie en réfléchissant.

— Mademoiselle, elle ne m'a point demandé de vous le cacher ; mais, au nom du ciel, ne le lui dites pas.

— Continuez, continuez...

— Madame la marquise a dit : — Ne revenez plus que lorsque Fleur-de-Marie sera... mariée.

— Ah !... fit la jeune fille en pâlisant et laissant tomber l'une de ses mains sur les touches du piano, qui rendirent un son lugubre.

— Vous comprenez, mademoiselle, n'est-ce pas, et vous me pardonnez mon désespoir ?

— Si vous ne partiez pas, cependant ? demanda Fleur-de-Marie avec autorité.

— Hélas ! il le faut. La marquise n'a pas en vain fait appel à mes sentiments d'honneur et de loyauté.

— Quand je serai mariée...

— On attend depuis longtemps votre cousin Manoel, made moiselle ; c'est à lui que l'on vous destine, cela est plus qu'évident. Il porte un grand nom, lui ? C'est un Castel-Branco par sa mère, et un Portalgro par son père. Il porte un des plus vieux noms d'Espagne et de Portugal.

— Mon cousin, on me l'a dit cent fois, n'a pas un sou vaillant, et mon père veut que son gendre soit riche.

— Il cédera devant la volonté de sa belle-mère.

— Illustrations de race à part, dit la jeune fille avec une franchise sublime, vous valez cent fois mon cousin Manoel, monsieur Kilian !

— La marquise veut que ses petits-fils redeviennent Portugais, et ne mourra contente que le jour où le comte son gendre aura déchiré les lettres de naturalisation qui l'ont fait fils de la France.

— Orgueil de caste et de préjugés nationaux ! dit Fleur-de-Marie. Mais, heureusement, ma mère est pour nous.

— Madame la comtesse ?...

— Elle vous voit avec plaisir, et je ne serais point étonné que ses sympathies ne soient plus fortes que l'orgueil, dont elle a toujours fait bon marché.

— Ah ! mademoiselle !... fit Kilian avec un élan aussitôt réprimé.

Fleur-de-Marie croisa ses bras et fit deux ou trois pas dans le salon, en baissant la tête et semblant suivre les caprices de la marqueterie du parquet.

— On veut me marier, fit-elle, et l'on ne me consulte pas !... C'est bien, nous verrons.

— Mademoiselle, s'écria Kilian effrayé, je vous en supplie, soyez prudente, et songez qu'au prix de tout mon sang je ne voudrais pas être cause du moindre trouble dans votre famille.

— Monsieur Kilian, répondit-elle en tendant la main au jeune homme, vous êtes un honnête homme et un noble cœur.

— Mademoiselle...

— Fiez-vous à moi, je vous aime !

— Vous m'... fit le jeune officier suffoqué.

— Oui, je le dis hautement, et je le jure ici, devant Dieu... jamais un autre homme que vous ne sera mon mari.

— Fleur-de-Marie ! dit-il en tombant à genoux et baisant la main qu'il n'avait pas quittée et qui tremblait doucement dans les siennes.

— Et maintenant, mon ami, vous pouvez partir. Laissez-moi lutter seule, je m'en sens le courage et la volonté. Ce sera long peut-être, mais, Dieu aidant, j'y parviendrai.

— A vous, Fleur-de-Marie, à vous ma vie, à vous toute mon âme !

Un bruit de voix, dans le salon voisin les troubla et la jeune fille s'enfuit précipitamment, sans en dire davantage.

II

LE DONJON DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

On a vu que le Dr Berthold était à Trouville où l'As de Pique l'avait chargé d'une mission mystérieuse. Il s'agissait de se rendre maître des millions des Castel-Branco ; et Berthold, auquel le comte da Ferreira avait déjà échappé une fois, seize ans auparavant, s'attachait à cette proie avec l'obstination de l'idée fixe. Il avait organisé autour de l'Hôtel Royal, tout un système d'espionnage ; et, grâce à des domestiques achetés par lui, il s'était mis au fait des secrets de la maison.

Il était arrivé à la conviction qu'on ne pouvait arriver à la fortune des Castel-Branco que par l'intermédiaire de Fleur-de-Marie, et il ne s'était pas autrement inquiété de l'inclination naissante de la jeune fille pour Kilian ; car il était convaincu que jamais sa famille ne consentirait à une union aussi disproportionnée au point de vue de la naissance et de la fortune. Mais il n'en avait pas été de même de l'annonce de l'arrivée de don Manoel de Portalgro. Ce nouveau prétendant lui paraissait au contraire très sérieux et très gênant, et il s'était mis immédiatement en mesure de le combattre. Au moyen d'une lettre interceptée, il avait su que Manoel devait descendre le